



en partie orientale. Elle note que le roman arthurianise paradoxalement celle qui devient alors une fée médiévale<sup>3</sup>. Proserpine est un personnage particulièrement important dans *Artus de Bretagne* puisque c'est elle qui guide les destinées d'Artus et de Florence et, par-là, la destinée du roman. Les continuateurs du xv<sup>e</sup> siècle n'ont pas voulu ignorer cette figure majeure et étrange du roman. Nous nous intéresserons dans les lignes qui suivent à la façon dont ils ont compris et utilisé cette figure. Nous nous concentrerons sur les évolutions que nous pouvons relever entre le texte du xiv<sup>e</sup> siècle et ses *Continuations* du xv<sup>e</sup> siècle. Nous verrons d'abord comment Proserpine oscille entre le statut de fée arthurienne qu'elle a acquis dans le premier roman et celui de déesse antique des Enfers. Nous nous demanderons ensuite si l'on peut considérer qu'elle incarne dans ces *Continuations* une certaine puissance des femmes, avant d'étudier dans une dernière partie comment elle contribue à renouveler le merveilleux de ce texte.

Christine Ferlampin-Acher a montré que Proserpine, dans les versions du xiv<sup>e</sup> siècle d'*Artus de Bretagne* est, malgré son nom, une figure éminemment arthurienne, ce qui en fait une création originale de l'auteur. Les continuateurs du xv<sup>e</sup> siècle se sont attachés à ce personnage, probablement justement grâce à cette dimension arthurienne qui leur est chère, beaucoup plus, par exemple, qu'à celui du clerc Étienne qui devient dans la première continuation un personnage bien moins complexe et intéressant que dans le roman du début du xiv<sup>e</sup> siècle, avant de disparaître presque totalement de la deuxième. Ainsi, dans les *Continuations* du xv<sup>e</sup> siècle, Proserpine apparaît dix fois dans des épisodes où elle est liée à une scène de don d'armes qu'elle a souvent elle-même forgées, ou fait forger. Il s'agit là d'une fonction traditionnelle de la fée médiévale ainsi que d'un motif arthurien récurrent. Ce motif est d'ailleurs parfois explicitement utilisé pour recréer un lien avec le monde arthurien comme par exemple dans ce dialogue entre Artus et un nain qui attendait que « le roi Arthur » achève les aventures de son château :

« *Artus, tu soies le bien venu. Or est venu le temps que les adventures seoient achevés ou Chastel Deserte car il fut destiné quant le chasteau fut fait. Mais on cuidoit que ce fust par Artus de la Table Ronde mais non est, car s'est par Artus le Restoré.* » Si lui demanda Artus comment il savoit qu'il

3. — CH. FERLAMPIN-ACHER, « La fée Proserpine dans *Artus de Bretagne* : délocalisation arthurienne, construction folklorique et évidemment spirituel », dans *Théâtre et révélation : Donner à voir et à entendre au Moyen Âge, Mélanges en l'honneur de Jean-Pierre Bordier*, dir. C. CROIZY-NAQUET, LE BRIZ-ORGEUR et J.-R. VALETTE, Paris, Champion, 2017 (*Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge*, 121), p. 495-508.

avoit non Artus. « Je fus present, dist le nain, quant la royne Proserpine te donna les armes au roy Artus a la Blanche Tour<sup>4</sup>. »

Lancelot reçoit quant à lui une lance forgée à la cour savoyarde du roi Arthur par trois fées :

*ung fer d'acier qui avoit esté forgé ou Chastel de Merion qui est assez pres de Mont Gibel, en Savoie. Et est le chastel en une roche et y tient le roy Artus l'Aisé sa court. Et eut au forgier trois faiees : c'est assavoir Morgue, Oriande et la royne Proserpine<sup>5</sup>.*

Là encore les armes féeriques données par Proserpine recréent un lien entre *Artus l'Aisé* et *Artus le Restoré*. L'association de Proserpine à ces deux fées, Oriande et Morgue, contribue à revendiquer la nature féerique de Proserpine : Proserpine est bien une fée médiévale. La référence à Morgue, fée éminemment arthurienne, est attendue et renforce encore, s'il en était besoin, l'arthurianisation de Proserpine<sup>6</sup>. La supériorité de cette dernière sur les autres fées est rappelée par la précision *la royne*, ainsi que par sa place dans la phrase, la dernière citée, après Morgue et Oriande. Proserpine devenue « la reine des fées », reine donc de Morgue, devient ici un archétype de la fée arthurienne. Les continuateurs semblent particulièrement bien connaître le *Lancelot* en prose et souvent s'en inspirer. Pourtant, dans ces *Continuations*, le personnage de Morgue est peu exploité et n'apparaît que sous la forme d'un nom qui sert essentiellement de faire-valoir à Proserpine. Il s'agit probablement d'une volonté délibérée d'attribuer à Proserpine toute la puissance de la féerie. En revanche, le nom d'Oriande est moins attendu. Cette fée essentiellement connue par la *Chanson des quatre filz Aymon* appartient à un univers épique plutôt qu'au monde arthurien. Sa présence auprès de Morgue confirme l'interférence des matières à l'œuvre dans ce roman arthurien tardif : comme le roman, Proserpine apparaît comme nourrie de ces différentes influences et c'est peut-être son origine antique qui lui permet de faire le lien entre différents univers littéraires médiévaux.

Le motif du don d'armes par Proserpine permet aux continuateurs de prolonger la dimension arthurienne de cette fée Proserpine créée par le roman du début du XIV<sup>e</sup> siècle. Mais les continuateurs exploitent également une autre dimension de ce motif : ils précisent plusieurs fois

4. — Paris, BnF, ms. fr. 19163, fol. 393 r<sup>o</sup>.

5. — *Ibid.*, fol. 350 r<sup>o</sup>.

6. — Cette triade féerique est citée deux autres fois, fol. 333 r<sup>o</sup> et fol. 334 v<sup>o</sup>, du manuscrit de Paris, BnF, fr. 19163, à nouveau associée à un motif arthurien puisque les trois fées entendent sonner le cor féerique dans lequel Lancelot vient de souffler.

que ces armes sont *forgées* par Proserpine et réactivent des connotations infernales de ce verbe qui rappellent le lien antique entre Proserpine et les Enfers. Ainsi, au folio 190 r° :

*avoit Testelivolle, qui estoit lieutenant de Gouvernau le roy de Morival, ung fer a sa lance que la royne Proserpine avait fait forger en une ysle qui est appellee La Roche sans Desconfiture et est en Faerie a iiii journees pres du tour qui est appellé d'Ingremanse, qui siet assé pres de l'Isle de Boutain a iii lieues et demye pres d'Enffer. Et estoit celui fer faïé et en povoit nul homs du monde estre navré jusques au sang qui ne mourust tantost et sans delay<sup>7</sup>. (Nous soulignons)*

Plus loin, ce sont des pierres *d'aymant* que Proserpine a fait venir des Enfers pour construire :

*ung petit chastelet qui estoit fait tout de pierre d'aymant. Et avoit fait apporter les pierres la royne Proserpine par ung ennemy d'Enfer qui avoit nom Lucernas et estoit cousin a Lucifer. Et le fist faire la royne Proserpine pour garder le Pas du Chastel de l'Avanture et est gardé d'un joiant<sup>8</sup>.*

Devenue fée médiévale, Proserpine n'en reste pas moins la déesse des Enfers de l'Antiquité, paradoxe facilité par le caractère ambigu de la féerie : comme l'Enfer, la féerie est un autre monde et il n'est pas si surprenant que ces deux mondes soient proches l'un de l'autre. Laurence Harf-Lancner remarque qu'« aux mains des théologiens les fées ont connu un sort semblable à celui des dieux du panthéon gréco-romain et rejoint, avec toutes les divinités païennes la troupe grandissante des démons<sup>9</sup> » mais que « la tentation est grande également de faire de ces figures bienveillantes [...] de dévouées servantes du Seigneur<sup>10</sup> ». Si les *Mythographes du Vatican* ou l'*Ovide moralisé* font de Proserpine une âme enlevée par le diable<sup>11</sup>, ce n'est pas le cas de ces *Continuations* qui ne cherchent pas à gommer la dimension païenne de Proserpine et au contraire utilisent ces connotations infernales pour donner une épaisseur merveilleuse au personnage. Son nom et son histoire de divinité antique permettent de libérer l'Enfer auquel elle est attachée de la dimension trop négative que lui donne le christianisme. Ainsi, Proserpine, même devenue fée, reste la

7. — Paris, BnF, ms. fr. 19163, fol. 190 r°.

8. — *Ibid.*, fol. 359 r°.

9. — L. HARF-LANCNER, *Les Fées au Moyen-Âge, Morgane, Mélusine, La naissance des fées*, Champion, 1984, (*Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge*, 8), p. 347.

10. — *Ibid.*, p. 381.

11. — M. POSSAMAÏ-PÉREZ, *L'Ovide moralisé. Essai d'interprétation*, Paris, Champion (*Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge*, 78), 2006, en particulier p. 45, p. 381, p. 643 et p. 823.







ressemblance parfaite entre la fée et Florence. Ainsi, lorsque Proserpine apprend à Artus la mort de Florence, il faut s'imaginer Artus agenouillé devant l'exact double de la femme dont il vient d'apprendre le décès. Le nom de Mélusine est absent du roman mais l'annonce de la mort de Florence peut nous amener à lire l'histoire d'Artus et de Florence comme un récit de type mélusinien<sup>20</sup> : le héros, Artus, se marie, ici non pas exactement à une fée, une nouvelle Mélusine, mais à une femme qui est presque une fée, ou du moins qui en est le double parfait. Il s'agit d'abord d'un mariage heureux qui donne naissance à un bel enfant, le petit Alexandre. Mais ensuite le héros semble ne pas respecter le pacte implicite qui le lie à la fée en ne prenant pas de nouvelles de Florence pendant plus de sept ans. Florence disparaît alors, ne laissant à Artus que son fils et son désespoir. Jusqu'ici Artus, grâce au soutien de Proserpine, gagnait tous les combats qu'il menait, y compris contre des créatures tout à fait extraordinaires (chevaliers enchantés, dragons divers, lions et serpents géants, chevaliers munis d'une corne ou d'autres attributs merveilleux) et réussissait à défaire de nombreux enchantements. À partir de maintenant, la fée lui apprend qu'il ne pourra plus rien faire d'autre que chercher à rentrer auprès de son fils et demander l'aide du mystérieux *Chevalier au Sar*, qui, lui, est le meilleur chevalier du monde. Cependant, l'intervention de la fée laisse entrevoir une note d'espoir. Artus ne reverra jamais Florence, mais Proserpine semble lui promettre qu'il viendra la rejoindre, elle, la fée, image parfaite de la femme qu'il a tant aimée, dans un autre monde, celui de la Féerie :

*Mes soies certaine, dit elle, que tu ne me veras jamais ou monde. Mais tu me verras en Faerie assez brièvement*<sup>21</sup>.

Proserpine semble l'espace d'un instant devenir une figure morganienne qui permet à son amant de vivre un amour éternel, mais dans un autre monde qui n'est pas celui des humains. Ce personnage de Proserpine est donc très inspiré des plus célèbres fées médiévales, à la fois fée amante, fée marraine qui guide la destinée des deux héros et mère de substitution de Florence comme la Dame du Lac a pu l'être pour Lancelot. Cette fée qui rappelle un peu Morgane et beaucoup Mélusine ouvre une réflexion sur l'amour dans un texte rempli de combats chevaleresques. Proserpine permet ainsi de réintroduire, dans ces *Continuations* par ailleurs très

20. — L. HARF-LANCNER, *Les fées au Moyen Âge*, p. 85 à 118 et J. PAWLEWSKI-MALINGRE, *Melusine, Merlusine, Melusina : fortunes politiques d'une figure mythique du Moyen Âge au XXI<sup>e</sup> siècle*, Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Rennes 2 le 6 décembre 2017, p. 79 et suivantes.

21. — Paris, BnF, ms. fr. 19163, fol. 438 r°.





Lorsqu'un continuateur nostalgique de la matière arthurienne reprend la plume, c'est paradoxalement Proserpine, figure féminine, antique et orientale qui semble guider Artus et le déroulement du roman. En effet, c'est Proserpine qui enjoint à Artus de repartir aux aventures et c'est donc elle qui lance la deuxième partie des *Continuations* du xv<sup>e</sup> siècle vers des aventures de chevaliers errants bien différentes de celles que l'on peut lire dans les deux cents premiers folios. C'est elle également qui envoie plusieurs de ses chevaliers combattre Artus, c'est elle encore qui délivre Artus de la prison dans laquelle il est resté deux ans et lui indique comment aller délivrer ses compagnons, ce qui constitue là encore un plan programmatique de la suite du récit. C'est elle enfin qui lui ordonne de quitter les aventures et de rentrer chez lui pour laisser place à un nouveau héros. Elle apparaît à chaque fois dans des moments clefs du récit pour provoquer un changement qui permet de débloquent l'histoire et d'annoncer la suite. Dans la dernière des *Continuations*, c'est donc une figure féminine qui incarne l'autorité de l'auteur et ordonne un tant soit peu cette matière foisonnante que constituent *Artus de Bretagne* et ses *Continuations*. Christine Ferlampin-Acher a montré que cette alternance entre le clerc Étienne et la fée Proserpine existait déjà dans le roman du xiv<sup>e</sup> siècle : la reprise de ce procédé par les continuateurs du xv<sup>e</sup> siècle contribue à renforcer le lien entre les deux textes et à ordonner l'ensemble qu'ils constituent dans une structure en miroir autour de ces deux images auctoriales. Ce pouvoir auctorial est donc octroyé alternativement à un personnage masculin (le clerc Étienne) et à un personnage féminin (Proserpine), mais pas tout à fait à une femme : si Proserpine est une figure si puissante, c'est sans doute parce que bien plus qu'une simple femme, elle est une fée et une déesse et qu'elle se situe dans un ailleurs aussi bien géographique, temporel qu'ontologique. En effet, elle vient de l'Antiquité et semble immortelle, elle représente tout à la fois l'Au-delà de la Féerie, les Enfers de la déesse et le pays imaginaire de la fée orientale. Cette étrangeté absolue de Proserpine et sa merveilleuse ambiguïté sont également au cœur de ce qui constitue une originalité de ces *Continuations* : le fonctionnement du merveilleux.

En étudiant le merveilleux dans *Artus de Bretagne* et ses continuations<sup>25</sup>, Christine Ferlampin-Acher a montré que l'on passait d'un « merveilleux inscrit » dans les versions du xiv<sup>e</sup> siècle, qui respectent

25. — CH. FERLAMPIN-ACHER, « Essoufflement et renouvellement du merveilleux dans les Suites d'Artus de Bretagne au xv<sup>e</sup> siècle », dans *Devis d'Amitié. Mélanges de Littérature en l'honneur de Nicole Cazauran*, dir. J. LECOINTE, C. MAGNIEN, I. PANTIN et M.-C. THOMINE, Paris, Champion, 2002 (*Rencontres*, 203 ; *Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance européenne*, 28), p. 85 à 100 et CH. FERLAMPIN-ACHER, « Artus de Bretagne du xiv<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle :



C'est ensuite à Florence qu'elle est comparée :

*Et demanda au nain pour quoy on l'appelloit la royne des dames. « Pour la beaulté d'elle, dist le nain, et lui donna Morgue la faiée<sup>30</sup>. »*

Comme Florence, elle tient sa beauté d'une fée marraine, ce qui cette fois renforce le parallèle entre Morgue et Proserpine. Cependant, cette *royne des dames* n'est qu'une pâle copie de Proserpine puisqu'elle ne semble pas elle-même être une fée (bien que toutes les femmes dans cette partie du roman paraissent un peu fées) et parce qu'en beauté elle semble bien loin d'égaliser Florence :

*Si souvint a Artus de la belle Florance mais bien lui sembloit que ce n'estoit pas comparaison. [...] « Je ne dy pas, dist Artus, qu'elle ne soit belle, mais ce n'est pas comparaison de telle sçay je<sup>31</sup>. »*

Plus subtilement, elle semble usurper une puissance dont la légitimité semble sujette à caution : elle n'a pas de seigneur et ses chevaliers et dames la reconnaissent comme reine parce qu'elle est la plus belle des dames, mais Artus, et même le nain qui lui parle, mettent en doute cette assertion. Cet épisode ne joue pas un rôle très important dans la diégèse (on pourrait le couper sans gêner la lecture), mais son intérêt réside justement dans ce qu'il double l'épisode dans lequel Artus rencontre Proserpine pour la dernière fois. La *royne des dames* habite en haut d'une montagne, en un lieu désert, un château construit par le roi Arthur de la Table Ronde et muni de *quatre tours bataillereses, et en chacune avoit engins qui gectoient pierres<sup>32</sup>*, château qu'atteint Artus avec beaucoup de peine. Artus rencontre Proserpine sur une île située au milieu de nulle part, après une errance maritime difficile, dans un château de cristal : *Et avoit ce chastel quatre torelles et sur chacune ung angle de fin or*. Et l'on pourrait continuer à développer ainsi la comparaison : les deux épisodes sont construits parallèlement l'un à l'autre et ce parallélisme sert systématiquement à mettre en valeur les qualités tout à fait exceptionnelles de Proserpine. De plus, le nain de *la royne des dames* annonce à Artus (et aux lecteurs) la mort de Florence, avant que Proserpine ne le fasse. Mais cette annonce est tellement voilée qu'Artus ne la comprend pas et qu'il faudrait être une lectrice ou un lecteur particulièrement perspicace pour la comprendre à la première lecture :

30. — *Ibid.*, fol. 393 v°.

31. — *Ibid.*, fol. 393 r°.

32. — *Ibid.*, fol. 392 v°.

« Je ne dy pas, dist Artus qu'elle ne soit belle, mais ce n'est pas comparaison de telle sçay je. » « Vraiment, dist le nain, je sçay bien pourquoy tu le diz. Mais ce qui souloit estre n'est mais. » « Qu'esse a dire ? » dist Artus. « Tant t'en dy et si ne t'en dy plus car moult de choses sont advenues puis que tu commanças a aller aux adventures. » Adonc commança Artus a panser et ne savoit pas a quelle fin le nain lui disoit telles parolles, dont laissa Artus de ce ester. Si laissa toute chose et alla saluer la royne des dames moult gracieusement<sup>33</sup>.

Ainsi cet épisode dans lequel Proserpine n'est pas présente, mais dans lequel elle est citée plusieurs fois, sert d'écho à la dernière apparition de la reine des fées et brouille un peu celle-ci. Si l'on superpose les deux épisodes, la frontière entre fées et simples femmes se brouille, le lieu de la rencontre se perd dans un brouillard épais fait de *Chateau Deserte* et d'une île déserte, de montagnes escarpées et de vastes mers, d'un puissant château-fort et de la transparence d'un palais de cristal. De la même façon, le rapport d'Artus à la fée se complexifie. Artus tombe, dans une attitude vassalique, aux pieds de Proserpine à laquelle il exprime son admiration. Le lecteur se souvient certainement que quelques pages auparavant le héros était dans la même position face à la *royne des dames*, et que c'était alors elle qui exprimait son admiration en le voyant, lui, le roi Artus.

L'inscription de Proserpine dans un nuage d'autres fées permet à la fois de faire jouer l'intertextualité grâce au pouvoir de l'onomastique (Morgue ou Oriande appartiennent à d'autres textes et apportent l'épaisseur merveilleuse que les souvenirs du lecteur peuvent leur associer) et d'inciter à la superposition des épisodes qui font appel à des fées à l'intérieur du roman. Grâce à cette accumulation, la merveille peut retrouver l'espace dont la prive la brièveté de chaque épisode.

Cette épaisseur merveilleuse intimement liée au personnage de Proserpine est renforcée par l'ambiguïté des chevaliers qu'elle envoie à la rencontre d'Artus. En effet, si Proserpine lui apporte constamment son soutien, plusieurs de ses chevaliers très valeureux combattent contre Artus ou Lancelot. Artus s'oppose par exemple à *Crueux Courage* qui affirme : *pour la cruaulté de moy me fait la royne Proserpine garder cest chastel*<sup>34</sup>. Même si ces chevaliers finissent toujours par être vaincus par Artus et participent ainsi à lui faire acquérir plus de gloire, ils créent autour de Proserpine un flou un peu inquiétant. Cette ambiguïté donne beaucoup de force à la reine des fées et une aura sans commune mesure avec celle des autres personnages féminins de ces *Continuations*. L'origine antique

33. — *Ibid.*, fol. 393 v<sup>o</sup>.  
34. — *Ibid.*, fol. 249 v<sup>o</sup>.

de Proserpine renforce cette profondeur du personnage grâce au rappel d'épisodes qui se sont déroulés dans un passé lointain et auxquels elle a participé. Proserpine sert souvent de lien à plusieurs épisodes organisés autour d'un même motif arthurien : on peut par exemple compter une dizaine d'épisodes autour d'un pont *a priori* infranchissable. Lorsque Lancelot se retrouve au pied du « Pont sans retour », un chevalier lui explique que

*Gauvain fut en Lunete la tour du Chastel Lunaire et fist sonner le cor ainsi comme vous avez fait et la royne Proserpine fist ce pont parce qu'elle vouloit que les deux chevaliers ausquelz Gauvain se combatit venissent plus tost a la Tour<sup>35</sup>.*

Proserpine cristallise ainsi une forte intertextualité arthurienne puisqu'elle permet de rattacher à ce pont, dont le nom rappelle le « Val sans retour », les personnages de Gauvain et Lunete (bien que la syntaxe semble indiquer qu'ici Lunete est le nom d'une tour et non d'un personnage comme chez Chrétien de Troyes), ainsi que le cor, autre motif arthurien très utilisé dans ces *Continuations*. Proserpine semble ainsi à l'origine d'un épisode arthurien, épisode évidemment absent de tout intertexte. Elle a manifestement connu Gauvain et joué auprès de lui un rôle aussi ambigu que celui qu'elle joue auprès de Lancelot ou d'Artus puisqu'elle a construit ce pont pour que ses chevaliers puissent venir combattre le héros plus rapidement. Proserpine n'est pourtant pas une fée arthurienne avant *Artus de Bretagne* : plus que d'une intertextualité exacte, il s'agit plutôt d'un plongeon dans le « grand chaudron » de la matière arthurienne, pour reprendre l'expression de Patrick Moran<sup>36</sup>. En outre, le texte précise que la conception de ce pont tient compte du fait que les roches qu'il relie ont été créées *le second aage que Dieu ordonna le monde*. Proserpine permet de nimer l'épisode, assez bref, de tout le mystère hérité de la littérature arthurienne ainsi que d'une certaine profondeur historique. À la fois fée arthurienne et orientale, déesse des Enfers et du printemps, figure bienveillante mais un peu ambiguë, venue d'un temps historique lointain mais qui joue un rôle primordial dans le présent de la diégèse, elle donne au roman un grand feuilleté de sens et de connotations qui permet de contrer la sécheresse apparente d'épisodes brefs et répétitifs. Ce personnage de Proserpine permet ainsi de recréer « une forme de polysé-

35. — *Ibid.*, fol. 336 r°.

36. — P. MORAN, *Lectures cycliques. Le réseau inter-romanesque dans les cycles du Graal du XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2014 (*Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge*, 112), p. 106.



